

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

VOISIN, 2006.  
FACE À MÉDÉE, 2017.

*Chez d'autres éditeurs*

DEHORS, L'EXTÉRIEUR N'EXISTE PAS, in DIX PIÈCES EN UN ACTE, Actes Sud-Papiers, 1985.  
LE DERNIER QUATUOR D'UN HOMME SOURD (avec Francine Ruel), Leméac, 1989.  
OUI, MAIS IL Y A LA MER, Lansman, 1992.  
DIALOGUES D'ESCLAVES, Lansman, 1992.  
ON A MARCHÉ SUR LA TERRE (avec la collaboration de Muriel Benazeraf), Lansman, 1992.  
LA TABLE DU FOND (nouvelle), Lansman, 1997.  
TERRE ÉTRANGÈRE, Paroles d'Aube, 1998.  
JAMAIS AVANT, Éditions Maison, 2006.  
LA TABLE DU FOND (théâtre), Éditions Maison, 2006.  
LE VOYAGE DE PÉNAZAR, Éditions Maison, 2006.  
LA VIE DE MADO, Éditions Maison, 2006.  
LA TABLE DU FOND (carnet de voyage), Éditions Maison, 2007.  
UNE ÎLE, Éditions Maison, 2008.  
LE CLOWN ARLETTI : VINGT ANS DE RAVISSEMENT (avec Catherine Germain), Éditions Maison / Magellan & Cie, 2009.  
SILENCE, Éditions Maison, 2011.  
PRISON POSSESSION, Éditions Maison, 2014.

FRANÇOIS CERVANTES

## Pièces de clowns

La Curiosité des anges

Le 6<sup>e</sup> Jour

Le Concert

Les Clowns

Carnages

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le concours de la Région Bourgogne Franche-Comté  
et du Centre régional du Livre de Franche-Comté

## SOMMAIRE

<i>Avant-propos</i> .....	9
La Curiosité des anges .....	13
Le 6 <sup>e</sup> Jour .....	57
Le Concert.....	89
Les Clowns.....	127
Carnages.....	197

Photo de couverture

De gauche à droite, Catherine Germain, Bonaventure Gacon, Dominique Chevallier  
dans *Les Clowns*, Théâtre de Sartrouville, 2008

© Christophe Raynaud de Lage

© 2018, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON

Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-536-9

ISSN 2118-8475

## AVANT-PROPOS

Il y a dans ce livre les textes des cinq spectacles de théâtre de clown que nous avons créés entre 1987 et 2013, avec des artistes qui ont fait le choix de cette aventure irréversible.

Un répertoire contemporain pour les clowns : *La Curiosité des anges*, *Le 6<sup>e</sup> Jour*, *Le Concert*, *Les Clowns*, *Carnages*.

Ces pièces pour 1 à 7 clowns ont pour décor un parc, une salle de conférence, une salle de concert, une grotte, un entrepôt désaffecté, un théâtre.

On peut dire que ce sont des pièces écrites par un auteur en collaboration avec les personnages !

J'ai découvert le clown en 1987, quand je créais le spectacle *Le Venin des histoires*, où je voulais mettre en scène des anges.

Pas des anges avec des ailes, plutôt des êtres intérieurs.

Ces personnages arrivent d'un autre monde et ils viennent rencontrer le nôtre.

Ils ne viennent pas de Mars ou de Vénus, du fond des mers ou du centre de la terre, ils viennent de l'intérieur de nous.

Les clowns apparaissent sur la scène sans appartenir à aucune histoire.

Ce qui remplace l'histoire, c'est la rencontre.

Ils sont entièrement dans le présent.

Ils questionnent le monde du théâtre en y faisant irruption, ils nous présentent l'espace du dedans comme un espace public.

Ils nous rappellent que l'homme n'est pas achevé : c'est un projet.

Ils nous donnent à voir cet être qui porte des désirs immenses, qui n'a pas les moyens de les réaliser, mais qui n'y renonce pas pour autant, et qui court à la catastrophe.

Le clown c'est l'homme qui déborde de lui-même, qui n'a pas la patience d'attendre des siècles, qui ne croit pas au monde matériel, qui ne croit pas à la mort, à la loi de l'apesanteur. C'est le croyant sans croyance, le fervent sans foi, l'artiste sans œuvre, qui veut venir au monde sans attendre.

Il nous redit que notre vie est à inventer, qu'il y a encore des histoires à écrire où notre être intérieur trouvera sa place.

Le clown interroge la littérature en remontant à la source de l'acte poétique.

L'éditeur a eu l'idée de ce livre comme une archive et un acte de transmission, pour témoigner de cet art limite du théâtre, et du rôle de l'écriture dans cet art.

Je crois que les poètes seront nécessaires pour que l'art du clown s'épanouisse au théâtre.

Les clowns nous font découvrir que le rire est un des grands mystères qui agitent nos pensées, mais qu'il n'a pas encore accosté le continent de la langue.

Ils demandent aux poètes de leur faire une place !

FRANÇOIS CERVANTES, novembre 2017.

# La Curiosité des anges

*avec la collaboration de*  
*DOMINIQUE CHEVALLIER et CATHERINE GERMAIN*

1987

La *Curiosité des anges* a été créé en 1987 sous chapiteau sur l'île Piot à Avignon dans une mise en scène de l'auteur.

Avec : Catherine Germain (Arletti) et Dominique Chevallier (Zig)

Lumières : Jean-Louis Imbert

Musique originale : Eryck Abecassis

Production : L'Entreprise (Marseille)

Coproduction : Le Prato (Lille)

Dans *La Curiosité des anges*, on voit deux êtres humains, comme on voit les baleines dans la baie du Saint-Laurent. On les surprend.

Je suppose que vous avez déjà connu le plaisir d'apercevoir un animal au détour d'un chemin.

On aimerait un jour découvrir un homme comme ça, dans sa nature profonde, pouvoir se dire « C'est un homme » comme on se dit « C'est un hippopotame ». Une fois, voir un homme.

Cette pièce, c'est la rencontre de l'autre, c'est ça, c'est tout.

C'est une pièce à la fois sérieuse et dérisoire.

Zig et Arletti, un homme, une femme, deux clowns, dans une marginalité essentielle, perdus comme deux cloches ou purs comme deux anges, réduisent le monde à quelques questions fondamentales. Mais tant qu'on n'y a pas répondu, y a-t-il autre chose à faire ?

Tout est insignifiant tant que nous ne pouvons pas résoudre notre rapport à l'autre.

Les deux acteurs ne peuvent pas être de simples interprètes, ils doivent répondre entièrement de leur présence.

## PERSONNAGES

ARLETTI.

ZIG.

*Le théâtre a été construit autour du lieu de vie de deux êtres : Zig et Arletti, mi-anges, mi-clochards.*

*Une pelouse, un banc et un arbre.*

*Une bourriche est posée sur le banc.*

*Zig entre, un journal à la main.*

*Il est surpris d'apercevoir le public.*

*Il ne sait plus où se mettre dans l'espace.*

*Amorce de salut, signe des doigts : il regarde ses doigts.*

*Il s'approche avec prudence de son banc, ses lèvres remuent mais on n'entend rien.*

*Il se gratte.*

*Il s'assoit. Il est empêtré entre le journal qu'il cherche à ouvrir et le peu de place qu'il a à côté de la bourriche.*

*Il se lève et repasse derrière le banc.*

*Il ouvre sa bourriche, on entend une musique, il range son journal et referme la bourriche.*

*Il se trouve face au public, perplexe.*

*Il essaye de croiser les bras : ça ne tient pas.*

*Il avance doucement vers le public.*

ZIG. – Une petite histoire...

*Il se gratte à deux doigts le bas du ventre.*

ZIG. – ... très courte, extrêmement courte, cruelle, épataante : c'est l'histoire de deux animaux, pacifiques au départ : une cigale et une fourmi. L'une a des ailes, l'autre a des pattes.

La cigale, toute petite, elle chante, et la fourmi, toute petite, elle arrive après.

La cigale, elle n'a pas pensé à l'hiver, elle a passé son temps à pas penser.

La cigale, ayant chanté tout l'été : ça passe vite, se trouva fort dépourvue quand la bise fut venue. C'est du jour au lendemain, la bise, ça ne prévient pas.

*Zig se gratte la paume de la main.*

ZIG. – Pas un seul petit morceau de mouche ou de vermisseau : rien, rien, rien.

Une véritable misère intérieure chez la cigale qui avait tant chanté, réduite à la mendicité.

ARLETTI. – Zig...

ZIG. – Elle alla crier famiz, famine, chez la fourmi, sa voisine : une chance, elle était là, elle a frappé avant d'entrer, pour la prier de lui donner quelques grains pour subsister jusqu'à la saison nouvelle. Elle ne chante plus. « Je vous paierai, lui dit-elle, avant l'août, foi d'animal, intérêt et principal » : le bluff total.

Mais l'autre, la fourmi, tu penses bien, elle l'a vue arriver, elle s'est tout de suite raidie. Elle s'est dit : « Je la laisse venir, mais je reste nette. »

Elle avait de la corne aux mains, elle travaillait beaucoup, elle pensait à l'hiver.

La cigale, comment dire, elle la dérangeait en quelque sorte.

ARLETTI. – Zigounet...

ZIG. – « Que faisiez-vous au temps chaud Zigoun... ? » Excusez-moi, j'ai mis « Zigoun », il n'y a pas « Zigoun ». C'est bête, je pars sur autre chose. C'est une belle histoire, mais s'il y a « Zigoun », ça devient pratiquement impossible.

Exactement, elle lui dit : « Que faisiez-vous au temps chaud ? »

Le problème, c'est que la fourmi, elle avait travaillé tout l'été, elle avait organisé l'hiver, elle avait pas pris la guitare. Au fond, c'est ça qu'elle lui dit, à la cigale : « Que faisiez-vous au temps chaud ? » Elle se renseigne.

ARLETTI. – Zig, tu m'entends ?

ZIG. – « Tu m'entends ? » C'est la fourmi qui dit à la cigale : « Tu m'entends ? »

Elle l'a tutoyée, ça lui a échappé, mais elle se reprend, elle veut rester correcte.

« Vous m'entendez ? Que faisiez-vous au temps chaud ? »

*Arletti s'approche.*

ZIG. – La cigale s'approche, elle n'entend pas bien, elle est gelée et elle n'a rien à bouffer.

ARLETTI. – Eh oh.

ZIG. – « Eh oh » : la fourmi attend la réponse. « Eh oh : que faisiez-vous au temps chaud ? »

Elle s'impatiente.

La cigale a dit : « Je chantais », froidement. Ça a beaucoup altéré la fourmi.

« Vous chantiez ? Aaaa. Aaaaa. Aaaaa.

Ben je ne sais pas, laissez-moi réfléchir à votre proposition. »

ARLETTI. – Mon chéri.

ZIG. – Toujours est-il que la fourmi elle n'a plus voulu entendre parler de quoi que ce soit : « Eh bien vous n'avez qu'à danser maintenant. »

Elle a posé la question, elle a proposé la danse, et ça a été terminé.

On ne sait pas ce qui lui a pris. Elle a tenu longtemps pourtant, mais à un moment elle a un petit peu pété tous les plombs.

Elle lui a dit : « Bon, on va se serrer la main. »

Elle l'a chopée, elle l'a secouée (*il secoue la cigale*), elle lui a dit : « Ah, tu vas danser maintenant. »

*Il secoue de plus en plus fort.*

ZIG. – Elle a pris la cigale, elle l'a piquée, la cigale a tourné de l'œil, ça n'a pas suffi, elle lui a pris une patte avec sa patte, elle lui a arraché une aile, elle lui a arraché l'autre aile, elle l'a jetée par terre.

*Zig tape sur la cigale imaginaire avec sa chaussure.*

*Il massacre la cigale.*

ZIG. – Elle est morte !

ARLETTI. – Elle est morte !

ZIG. – Morte, déchiquetée, définitivement crevée !

Elle est morte, morte, morte !

Il faut bien mourir.

Elle est crevée, ça va vite.

La cigale, c'est la mort pour elle, c'est la glaciation.

Tout le monde, tout le monde, tout le monde meurt, hein...

Même moi...

*Sa colère tombe et il réfléchit.*

*Il s'assoit sur le banc, atterré.*

*Il répare sa chaussure.*

ARLETTI. – Zig.

ZIG. – Qu'est-ce que tu voulais me dire depuis le début ?

ARLETTI. – Qu'est-ce qui se passe ?

ZIG. – ...

ARLETTI, *désignant les spectateurs*. – Qu'est-ce qu'ils font là ?

ZIG. – Ah...

ARLETTI. – Pourquoi tu leur as raconté cette histoire ?

ZIG. – ...

ARLETTI. – Tu ne peux plus parler ?

*Elle lui caresse les cheveux.*

ARLETTI. – Ça t'a foutu en l'air, la mort de la cigale.

*Zig voulait lui expliquer que l'histoire a dérapé, on n'entend pas ses paroles.*

ARLETTI. – Tu n'as pas choisi la bonne fourmi.

*Zig regarde Arletti puis la cigale par terre.*

ARLETTI. – Elle est complètement cinglée ta fourmi, à peine elle commence et elle massacre la cigale.

*Arletti montre la cigale sur la pelouse.*

ZIG. – Elle est folle.

ARLETTI. – T'aurais dû prendre une autre fourmi.

ZIG. – Ah bon ?

ARLETTI. – Ben oui.

Celle-là c'est une teigne.

Tu y as été de bon cœur et la fourmi c'est une saleté.

ZIG. – Ah ben oui.

ARLETTI. – Mettre des fourmis pareilles dans des histoires, c'est aller à la catastrophe.

*(Au public.)* Zig, il n'a plus sa tête, il est fragile. Il a pris la première fourmi qui lui est tombée sous la main, il n'a pas réfléchi et à mon avis, cette fourmi-là, elle s'en fout, elle bousille tout.

Je ne sais pas ce que vous en pensez...

On se vouvoie, on se tutoie, je ne sais pas, on se connaît depuis trois minutes.

On s'appelle « mon kiwi », mon « canard laqué », on s'appelle « messieurs dames », on s'appelle comment...

On sait pas trop...

*Elle sourit. Elle fait un tour de la pelouse, elle croise le regard de Zig.*

ARLETTI. – Ça va Zig ?

*Elle revient vers le public en souriant.*

*Elle chante et se déhanche.*

ARLETTI.

*J'aime ton odeur, ta saveur Léon,*

*T'es pas beau Léon, t'as les cheveux longs,*

*Mais je t'ai dans la peau, mais je t'ai dans la peau,*

*Mais je t'ai dans la peau Léon.*

*Je ne suis pas jolie jolie,*

*Nous ne sommes pas beaux beaux beaux,*

*Mais contre toi moi je grille,*

*Tu me fous le feu à la peau.*

*T'as p'têt pas des bras d'athlète, t'as p'têt pas l'torse velu,*

*Mais j'adore tes mirettes qui se brouillent quand tu m'dis tu.*

*Tu m'as dans la peau Léon, tu m'as dans la peau Léon,*

*Tu m'as dans la peau Léon, Léon, Léon.*

*Elle s'éloigne et va s'asseoir sur la pelouse pour pique-niquer. Elle pose son parapluie et s'installe.*

ARLETTI. – Ça va, Zig, t'es sûr ?

ZIG. – Ça va, ça va, mais quand même, je me rends compte que si j'avais à vivre, je serais obligé de mourir...

*Elle sort de ses poches : serviette vichy, pelle, râteau, bouteille, verre.*

*Zig est abasourdi par la mort de la cigale et par la tournure qu'a prise cette histoire.*

ZIG. – Je n'ai rien pour ne pas mourir.

Quand on est mort, on ne sent plus rien, alors comme on ne sent rien... on nous met dans un *(regarde le torchon d'Arletti)* torchon.

Je ne suis pas pour la mort. Je suis contre. C'est révoltant, quand on prend le problème en face.

C'est long quand t'es mort. *(Se gratte la cheville.)*

Tu ne peux même plus discuter, t'es rigide. Tu es plein d'os. Tu te bloquifies.

Ça te coupe ton élan, la mort. Quand on meurt on perd la vie. C'est grave, c'est long, c'est définitif.

L'oubli total.

Tu réfléchis, tu meurs.

Tu regardes le banc, tu meurs.

Tu travailles, tu meurs.

Tu travailles pas, tu meurs.

Tu cherches du travail, tu meurs. T'en cherches pas, tu meurs.